

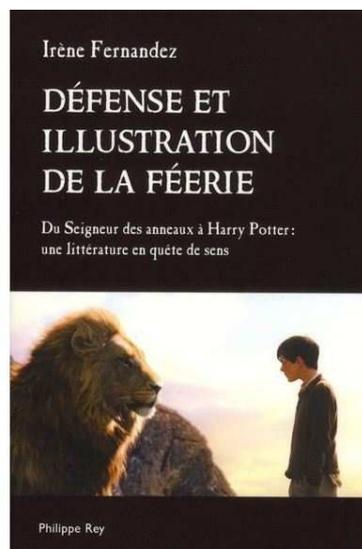
COMPTE-RENDU

REVIEW

RECENSIONE

Fernandez, Irène, *Défense et Illustration de la Féerie. Du Seigneur des anneaux à Harry Potter : une littérature en quête de sens*, Editions Philippe Rey, 2012.

Adriana APOSTOL¹



Ancienne élève de l'Ecole normale supérieure, agrégée de philosophie et docteur ès lettres, Irène Fernandez se sert d'un titre à effet intertextuel « classicisant » dans un essai qui se donne pour but de défendre et d'illustrer une littérature considérée encore (ou surtout) de nos jours comme de la sous-littérature, du mauvais genre ou carrément ignorée par l'intelligentsia.

Puisque nous venons de parler d'une certaine intertextualité du titre, pas du tout innocente ni gratuite, avec le manifeste de Du Bellay, le livre

¹ adriana.apostol@upit.ro, Université de Pitesti, Roumanie

d'Irène Fernandez est construit comme un plaidoyer en faveur de la féerie moderne en tant que littérature à part entière ; féerie moderne, digne de l'intérêt de tout critique littéraire, car nier le goût du féérique dont « l'archétype occidental »¹ est *L'Odyssee*, ne traduit, selon l'auteur, qu'une « méconnaissance de l'imagination et du rôle de l'imagination dans la pensée et dans la vie »², une imagination qui se manifeste dans et par le récit.

La réflexion d'Irène Fernandez s'appuie sur quatre textes, écrits en anglais, inégaux du point de vue de la valeur littéraire, mais les quatre sagas les plus célèbres et connus par le grand public international : *Le Seigneur des anneaux*, de J.R.R. Tolkien, un seul récit, divisé en trois volumes (1954-1955) ; *Les Chroniques de Narnia* (sept recueils, 1950-1956), de C.S. Lewis ; *Harry Potter* (7 tomes, 1997-2007), de J.K. Rowling ; *Twilight* (4 tomes, 2005-2008), de Stephenie Meyer.

Qu'est-ce donc la féerie/Faërie/Fantasy ou « la littérature féérique »³ que veut défendre Irène Fernandez ? Et pourquoi la critique sérieuse n'y voit, par préjugé, parfois (hélas !) sans même les avoir lus, que des « bons mauvais livres » (« good bad books »)⁴, de la littérature mineure ? Un préjugé que l'auteur veut ébranler en lançant autant de questions qui réclament une prise au sérieux du conte en tant que porte ouverte vers l'invisible.

Les sagas dont traite Irène Fernandez sont avant tout des contes qui séduisent par les aventures, les périls, les péripéties, les personnages, les mondes créés et leurs géographies. Un plaisir qui occupe tant la lecture en progression (ou première lecture), curieuse d'apprendre l'histoire (une histoire à commencement, milieu et fin), que la relecture où le lecteur, délivré de l'attente du dénouement, peut en « goûter la saveur ». C'est une leçon que les enfants connaissent bien car « ils veulent qu'on leur raconte encore et encore la même histoire qu'ils connaissent pourtant par cœur »⁵, une leçon qui parle du pouvoir et du plaisir du conte, finalement forme d'organisation et de manifestation de l'imagination, mais également forme

¹ Fernandez, I., *Défense et Illustration de la Féerie. Du Seigneur des anneaux à Harry Potter : une littérature en quête de sens*, Editions Philippe Rey, 2012, p. 45.

² Propos d'Irène Fernandez dans une interview à France culture, le 23.05.2012, <http://www.franceculture.fr/emission-pas-la-peine-de-crier-feeriques-2012-05-23> (dernière consultation 15 mai 2013).

³ Bouyer, L. *Les lieux magiques de la légende du Graal*, O.E.I.L. 1986, p.12., cité par Fernandez, I. *op.cit.*, p. 43.

⁴ George Orwell cité par Fernandez, I., *op.cit.*, p. 38.

⁵ Fernandez, I., *op.cit.*, p. 23.

d'organisation du réel vécu dans le récit (rappelons que « l'homme est un animal qui raconte »)¹.

La question de la définition est toujours une entreprise difficile, dont on ne peut pourtant pas s'échapper surtout lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas ici, d'un genre qui jouit d'un côté de tant d'appréciation de la part du public, des masses (comme le montre l'intérêt des cinéastes, des créateurs des jeux vidéo, etc.) ainsi que d'un certain intérêt au phénomène social et littéraire chez les universitaires et, de l'autre côté, d'une ignorance totale de la part du public critique cultivé ou d'une critique virulente de la part des religieux. Irène Fernandez identifie les caractéristiques essentielles de la féerie et en rétrécit le mode de manifestation dans chacune des sagas choisies: la séduction du lieu, situé dans un monde autre (soit un monde inventé, imaginé, soit le nôtre mais qui a subi tant de modifications qu'on n'en retient que l'altérité), la géographie des cartes et l'importance du paysage, l'importance de l'histoire, la fin heureuse ou l'*eucatastrophe* (comme l'appelle Tolkien).

Nous notons que l'effort de définition entrepris par Irène Fernandez repose sur deux distinctions qui reviennent à plusieurs reprises dans son texte. Il s'agit d'une part de la distinction féerique / fantastique et d'autre part du couple conte (ou féerie) / roman. Cette dernière porte parfois à des flous conceptuels (quand elle parle par exemple de romans féeriques), mais elle y comprend surtout la distinction *roman* – en tant que roman réaliste, construit sur le principe de la vraisemblance, et conte (même si l'on traite des sagas à longueur assez importante) – en tant que relevant d'un monde imaginaire et posé comme tel. Le chapitre intitulé « Le conte est aussi un roman » est révélateur à ce sens.

Elle souligne très clairement la distinction principale entre féerique et fantastique. Si dans la littérature fantastique, la chose inquiétante ou bizarre surgit dans notre monde, le propre du féerique est cet ailleurs ou monde autre qui permet peut-être de regarder la vie réelle « plus attentivement, au miroir des féeries, pour s'en apercevoir »². C'est là justement la démonstration principale du professeur de philosophie qui ne voit pas de risque d'infantilisation culturelle de la société moderne dans l'engouement des adultes pour les sagas, mais bien le contraire. L'air simple des sagas permet d'aborder des problèmes difficiles de la condition humaine sans aucune lourdeur, car, comme le dit Lewis, « les anges volent parce

¹ Voir à ce sens l'approche anthropologique des aspects fondamentaux du récit dans l'ouvrage de Jean Molino et Raphaël Lafhail-Molino, *Homo fabulator. Théorie et analyse du récit*, Actes Sud-coédition Leméac, 2003.

² Fernandez, I., *op.cit.*, p. 50.

qu'ils se prennent à la légère ». La légèreté ne les rend pas moins anges, au contraire, elle en fait leur essence. Par des exemples concrets, argumentés et analysés finement dans chacune des sagas, Irène Fernandez illustre (pour utiliser le terme du titre) le sérieux de la féerie, car La Terre du Milieu, le royaume de Narnia, Poudlard (Hogwarts) et la petite ville pluvieuse du nord de l'Amérique, au milieu des forêts, tous ces mondes imaginaires peuplés de hobbits, elfes, sorciers, vampires, loup-garous ne sont pas entièrement coupés du réel. Sans y chercher à tout prix de l'allégorie brutalement évidente ou consciente, il y transparait le problème du choix entre le mal et le bien, la réflexion sur la mort, etc. La littérature féerique met en valeur l'opposition mal /vs/ bien non pas pour être plus éthique que d'autres littératures mais tout simplement parce que cette opposition, dont les cadres sont facilement franchissables et difficiles à contourner, est une réalité constante de la vie humaine. Plus encore, la « happy end » à connotation péjorative dans le langage courant, devenue « eucatastrophe » chez Tolkien, élargit une solution individuelle à un monde entier, rétablissant ainsi l'ordre *juste* de son univers (car la justice y triomphe). La fin heureuse a des portées « théologiques » (au sens large du terme), souligne Irène Fernandez, puisque le Jugement dernier est aussi objet de l'espérance¹. La « bonne nouvelle » (*evangelium*) est comprise dans cette « eucatastrophe » (bon dénouement) et Tolkien aurait mis en œuvre une « réévangélisation de l'imagination », aspect considéré par certains commentateurs comme le « fruit de la Faërie pour les lecteurs d'aujourd'hui »². Irène Fernandez nous offre une évaluation sérieuse de la féerie et la défend contre ceux qui, par préjugé, ne s'y penchent pas ou, pis encore, s'y lancent à des critiques sans avoir lu ce qu'ils blâment. Le livre d'Irène Fernandez est donc également une invitation à la lecture des classiques (déjà) du genre – Tolkien et Lewis ; une lecture fructueuse si l'on tient compte de l'intérêt majeur que l'on manifeste dernièrement à l'étude de l'imaginaire.

Bibliographie

Fernandez, I., *Défense et Illustration de la Féerie. Du Seigneur des anneaux à Harry Potter : une littérature en quête de sens*, Editions Philippe Rey, 2012.

Molino, J., Lafhail-Molino, R., *Homo fabulator. Théorie et analyse du récit*, Actes Sud-coédition Leméac, 2003.

Fernandez, I., une interview à France culture, le 23.05.2012, <http://www.franceculture.fr/emission-pas-la-peine-de-crier-feeriques-2012-05-23> (dernière consultation 15 mai 2013).

¹ Fernandez, I., *op.cit.*, p. 157.

² Fernandez renvoie au texte de Grégory Solari, « Réévangéliser l'imagination », in Tolkien, *Faërie et Christianisme*, Ad Solem, 2002 ; Fernandez, I., *op.cit.*, p.164.

